

Sibylle de Flandres, Diane de Courty, la fille d'un brave chevalier, que j'ai connu dans mes campagnes des Pays-Bas. Je crois bien que la fille ne vaut pas sa mère, et encore moins son père. Or, cette tête volage et légère s'est éprise de vous, et a confié sa passion à sa maîtresse. C'est devenu le sujet de tous les caquets de ces dames. Le bruit répandu que vous êtes inaccessible aux pièges de ce genre, et que votre foi est engagée, n'a fait qu'enflammer le cœur de cette étourdie. Il paraît que l'on a juré à la cour de vous faire partager cette passion, et que... Je n'achève pas. La reine me paraît bien sotte, bien peu digne de son haut rang, en se mettant à la tête de cette intrigue. Maintenant, Raoul, c'est à vous à voir si vous voulez vous y prêter.

— Jamais ! répondit énergiquement le sire de Louville. Je prends de nouveau Dieu à témoin que je resterai fidèle à ma fiancée. Je ne l'oublierai que du jour où elle m'aura oublié elle-même ou quand elle m'aura délié de mes serments. Jamais, Cuthbert, jamais ! jamais !

— Je le savais, mon fils, dit le vieux Teuton, en lui tendant la main, et je vous félicite de cette force de caractère. Maintenant, voyez ce que vous ferez de l'invitation de madame Éléonore de Guienne.

— Mon parti est tout pris : je refuse.

— Mais, mon fils, notre trajet sera terrible ; je ne sais combien de maux vont fondre sur nous.

— Qu'importe ? J'ai prêté deux serments dans ma vie : celui de combattre pour Jésus-Christ, et celui d'appartenir à Roselle de Châtillon. J'y serai fidèle ; et, si je meurs à la tâche, je mourrai du moins sans reproche. Cuthbert, je vous suis.

L'écuyer se jeta au cou de son disciple, et le serra tendrement contre son cœur.

Le lendemain la cour appareillait. Le moine de Saint-Denys, et les autres chroniqueurs, nous ont laissé un tableau émouvant de ce qui se passa alors. Une foule immense se pressait sur le rivage, au moment du départ. Le roi, touché jusqu'aux larmes, essayait de reconforter ces malheureux livrés au désespoir. Il donna tout l'argent qu'il lui fut possible à Thierry de Flandre et à Archambaud de Bourbon, qu'il laissait à leur tête. Déjà il avait remis cinquante mille écus au gouverneur de Satalie, pour avoir soin des malades. Promenant ses regards attristés sur cette multitude, il sentait son âme déchirée, en pensant au sort qui la menaçait. Enfin, baigné de larmes, il monte avec la reine sur le vaisseau royal, adresse encore un mot d'encouragement à la foule, et part. Ce fut alors une explosion universelle de cris et de lamentations (7). On dit que Raoul, en levant les yeux sur le tillac où se tenait encore la reine, vit une jeune femme attacher sur lui un long regard humide ; il baissa les yeux, et s'éloigna. Les chroniqueurs remarquent que, malgré la barbarie dont les Sataliens s'étaient rendus coupables envers les infortunés croisés, la résignation et le sentiment de la justice étaient cependant si profonds chez ceux-ci, que pas la moindre déprédation ne fut

commise dans la ville. Et ces pauvres gens mouraient de besoin ! Quant aux malades, dont le roi avait si généreusement payé le traitement d'avance, on n'en revit pas un seul : les Grecs les avaient laissés périr de misère ou même empoisonnés.

Dès que le roi fut parti, Thierry et Archambaud cherchèrent à rallier cette foule découragée. Mais à peine étaient-ils hors de Satalie, qu'ils se virent attaqués par les Turcs. Serrés entre l'ennemi et la ville qui leur fermait ses portes, ils ne durent qu'à des efforts désespérés d'échapper à une défaite complète. Du reste, l'histoire nous apprend que l'inhumaine cité ne porta pas loin la peine de sa barbarie ; prise par les Turcs, elle fut livrée au pillage ; et les nombreux cadavres qui jonchaient ses plaines, y ayant produit la peste, elle se vit en peu de temps dépeuplée. Aujourd'hui, Satalie n'est plus qu'une ruine déserte : juste châtiment de sa perfidie et de sa cruauté.

Si la présence même du roi n'avait pu établir la discipline parmi les pèlerins, on supposera sans peine que l'autorité de ces deux nouveaux chefs y fut encore plus impuissante. Une funeste division éclata aussitôt ; le désespoir, la faim, étaient les seules voix que l'on écoutât. Sans cesse harcelés par les Sarrasins, de plus en plus torturés par le besoin, ces malheureux voyaient leur nombre sans cesse diminuer, et la leçon ne leur profitait pas. On pouvait prévoir le moment où, de cette masse si nombreuse, il ne resterait pas un seul homme. Thierry et Archambaud, découragés, profitèrent de la première occasion pour s'embarquer : abandonnant à leur malheureux sort ces pauvres indisciplinés, sur qui la raison n'avait plus d'empire.

— On en pensera ce qu'on voudra, Raoul, disait Cuthbert, pendant que, assis sur le rivage, il partageait avec son ami un morceau de cheval cru, la seule nourriture qu'ils eussent. Mais, en vérité, la conduite de ces deux barons a une couleur qui ne me plaît pas. Ce n'est pas ainsi qu'on laisse une foule de malheureux, dont on a accepté le commandement. Que voulez-vous que deviennent ces pèlerins ? Il est clair qu'on les pousse au désespoir.

— Et cependant, il faut avouer qu'il est difficile de garder un poste pareil. Dès que la voix de la raison ne se fait plus entendre, il n'y a pas de commandement possible. Néanmoins, Thierry et Archambaud sont deux lâches, deux félons envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, dont ils abandonnent ainsi les enfants. Vous pleurez, je crois, Cuthbert ?

— Oui, mon fils ; et il y a pourtant longtemps que des larmes ne sont tombées de mes yeux. Je doute même que j'en aie jamais répandu d'aussi amères.

— C'est le sort de ces infortunés qui vous touchent ! ?

— Oui, Raoul, et le vôtre aussi. J'ai regret, maintenant, de vous avoir engagé à rejeter l'offre que l'on vous faisait. Peut-être votre vertu aurait-elle su se défendre ; et vous ne seriez pas exposé aux douleurs qui vont vous assaillir.

(7) *Hist. des Croisades*, t. II.